

« S'accrocher à la lumière » – une interview d'Alisa Kovalenko, réalisatrice du film « Mon cher Théo »

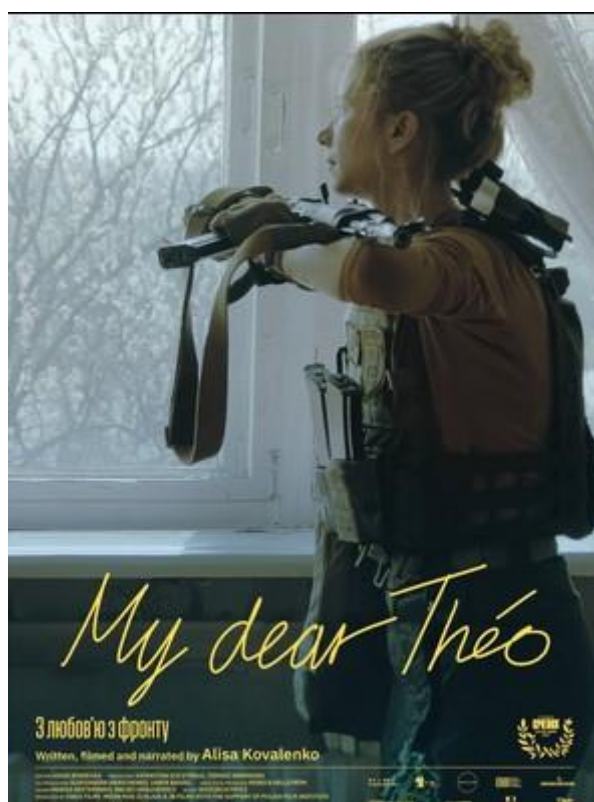
« J'ai écrit ces lettres en pensant à l'avenir. Si je ne revenais pas et qu'il grandissait avec plein de questions, qui y répondrait ? »

Dans le cadre du cycle de films projetés par le RESU à l'Université libre de Bruxelles « Filmer, c'est résister. Saison 2026 », nous vous invitons à voir le jeudi 21 mai « Mon cher Théo » d'Alisa Kovalenko.

Nous avons déjà projeté en 2024 « We will not fade away », un documentaire consacré à des jeunes du Donbass vivant à proximité de la ligne du front avant 2022 et réalisant leur rêve de faire un séjour dans l'Himalaya.

Le film « Mon cher Théo » sera projeté le jeudi 21 mai à 18h30 à l'auditoire Roger Lallemand (auditoire B1.315), bâtiment B, campus du Solbosch de l'Université libre de Bruxelles.

Voici une interview d'Alisa Kovalenko par Alina Prokopchuk à propos de son dernier film « Mon cher Théo ».



Née en 1987 dans la région de Zaporijia, au sud-est de l'Ukraine, Alisa Kovalenko a étudié la réalisation de documentaires à Kiev et en

Pologne. Elle a sorti son premier court-métrage en 2014, coïncidant avec l'annexion illégale de la Crimée par la Russie et le début de sa guerre par procuration dans le Donbass.

C'est également au cours de cette année-là qu'Alisa Kovalenko a été enlevée par l'armée russe alors qu'elle tournait dans la région de Donetsk, dans l'est de l'Ukraine. L'accusant d'être une tireuse d'élite ukrainienne, un officier russe l'a interrogée pendant des heures et l'a soumise à des violences sexuelles pendant plusieurs jours, avant de la libérer.

Le documentaire autobiographique de Kovalenko, « Alisa in Warland », qu'elle a coréalisé avec Lyubov Durakova, est sorti en 2015 et explorait le traumatisme qu'elle avait subi lors de son enlèvement. Son expérience poignante a également inspiré un documentaire ultérieur sur cinq adolescents ukrainiens. Cependant, après le début de l'invasion russe de l'Ukraine alors qu'elle tournait le documentaire dans le Donbass, le projet a pris une tournure sombre.

Restée six jours dans la zone de guerre où elle a été témoin de la rapide avancée russe, Kovalenko décrit s'être sentie « impuissante en tant que documentariste » lorsque deux des protagonistes du film ont disparu. En réaction, Kovalenko a décidé de rejoindre l'armée et s'est enrôlée dans une unité d'assaut de l'Armée volontaire ukrainienne, qui fait partie des Forces de défense territoriale ukrainiennes. Ce faisant, elle tenait une promesse qu'elle s'était faite autrefois : si la guerre venait à éclater en Ukraine, elle « se battrait non pas avec sa caméra, mais avec une arme ».

Kovalenko a combattu pendant quatre mois dans les régions de Kyiv et de Kharkiv, et n'a repris la réalisation de son documentaire qu'une fois son unité dissoute. En 2023, ce qui s'est avéré être un film très différent, « We Will Not Fade Away », a été présenté en avant-première au Festival du film de Berlin.

Son dernier film, « Mon cher Théo » est un journal de guerre lyrique, qui a été présenté en avant-première au Festival international du documentaire de Copenhague cette année. Le film se compose de trois couches d'images entremêlées : le journal vidéo de Kovalenko depuis le front ; des moments du quotidien avec son fils de huit ans, Théo ; et des dizaines de messages qu'elle a enregistrés pour Théo depuis le front au cas où elle ne reviendrait pas, dans lesquels elle réfléchit à la vie, à la mort, à l'amour, au pardon, à la mémoire et à l'espoir.

Kovalenko travaille actuellement sur un nouveau projet documentaire, « Traces », dans lequel elle enquête sur les violences sexuelles subies par les femmes ukrainiennes aux mains des forces d'occupation russes. Kovalenko a déclaré qu'elle espérait que son travail et sa volonté de s'exprimer aideraient les milliers d'autres victimes de violences sexuelles russes en Ukraine à se sentir moins seules. Kovalenko s'est entretenue

avec Novaya Gazeta Europe au sujet de son expérience lors du tournage de « Mon cher Théo ».

NGE : Théo a-t-il vu le film ? Comment a-t-il réagi ?

AK : Il l'a déjà vu cinq fois — y compris lors de la première mondiale. Mais avant cela, nous avons organisé une projection privée pour lui au Kino 42 à Kiev, réservée à la famille. Stéphane — son père, mon compagnon et le producteur du film — et moi-même nous sommes assis de chaque côté de lui et lui avons tenu les mains. Théo s'est vraiment impliqué et a posé des questions sur presque chaque scène :

« Je ne me souviens pas de ce livre », ou « Ça, je m'en souviens », ou encore « Maman, est-ce que je peux dire que ça me rend nostalgique ? », ce à quoi j'ai répondu : « Bien sûr que tu peux ». Il s'est toutefois agacé des gros mots — « C'est quoi tout ça ? » — et je lui ai dit : « Écoute, on était en première ligne, on était sous pression. C'est permis. »

NGE : Le film aborde des thèmes lourds, destinés aux adultes. Penses-tu qu'il comprenne tout ?

AK : Pas encore — je pense que le sens lui apparaîtra plus clairement plus tard. J'ai écrit ces lettres en pensant à l'avenir. Si je ne revenais pas et qu'il grandissait avec plein de questions, qui y répondrait ? J'ai donc essayé de laisser quelque chose derrière moi — de lui donner ces réponses, avec ma propre voix.

Il y a un moment qui m'a vraiment marquée. On l'emmène toujours aux séances de questions-réponses et on lui dit : « Peut-être que tu diras quelque chose ? » Mais il ne le fait jamais. Sauf une fois, à Copenhague. Il s'est approché, m'a pris la main et m'a dit : « Maman, je crois en toi. Tu peux y arriver. » C'était un moment tellement tendre. Il me soutient toujours autant lors des projections. Ça compte énormément pour moi.

NGE : Quelle a été la partie la plus difficile de la réalisation du film ?

AK : Jusqu'à la toute fin, je n'étais pas sûre que nous puissions transformer tous ces extraits et ces lettres disparates en un véritable film. Quand je suis arrivée au studio de montage avec mon amie et monteuse Kasia, j'ai dit : « Je ne pense pas que ça puisse marcher. Peut-être que ce n'est pas un film pour l'instant. Peut-être le ferons-nous après la guerre. Dans dix ans. »

Les souvenirs étaient encore trop vifs. Juste avant que nous commencions le montage [en novembre 2022], l'un de mes anciens camarades, Bars, a été tué. J'étais anéantie. Je n'arrivais pas à prendre le recul nécessaire pour travailler sur ce matériel.

Mais nous nous sommes assis et avons visionné 30 heures d'images — ce qui n'est pas tant que ça pour un long métrage documentaire — et lu

20 pages de lettres. Et Kasia a dit : « Tu sais quoi ? On n'a besoin de rien d'autre. Restons ici, dans ce petit coin de mémoire. Tu as déjà changé. Tu continueras à changer. »

Si nous avions attendu le « bon » moment, le film n'aurait jamais été terminé — il serait devenu quelque chose d'informe, une histoire de transformation sans fin. Parfois, il faut simplement préserver un moment tel qu'il est.

NGE : Le film est évidemment un message destiné à Théo, mais est-ce aussi un message à ton toi futur ? Penses-tu que tu reconnaîtras cette personne que tu dépeins dans 10 ans ?

AK : C'était un chapitre très particulier de ma vie. Je doute que j'écrirais ces mêmes lettres aujourd'hui — j'ai changé. Mais parfois, il est important de préserver ses sentiments tels qu'ils étaient, car ils s'estompent. La mémoire est fragile — surtout la mémoire émotionnelle. Les nouvelles expériences effacent les anciennes, et je voulais capturer ce moment avant qu'il ne disparaisse.

NGE : Vous êtes allée deux fois au front — d'abord en tant que cinéaste, puis en tant que soldate. De votre point de vue, comment la guerre change-t-elle une personne ?

AK : C'est une grande question. Je pense que chacun y fait face différemment. Mais en général, la guerre a deux visages — un côté lumineux et un côté sombre. Le côté lumineux, c'est la solidarité, c'est le lien qui se crée entre les gens, le soutien mutuel. La guerre aiguise votre sens de ce qui compte, permettant à tout le bruit de s'estomper. Ce qui reste est brut : le temps, la vie, l'amour, l'amitié.

NGE : Et le côté sombre ?

AK : La douleur s'accumule et se transforme en colère, en rage et en violence. Elle commence à vous ronger de l'intérieur. Ce combat intérieur est brutal. Parfois, vous n'avez pas la force de résister à l'obscurité, et elle noie tout le reste. J'ai vu des camarades s'effondrer sous son poids. Le plus dur, c'est de s'accrocher à la lumière.

Bien sûr que ça m'a changée. C'était comme traverser une série de tunnels, chacun menant à un monde différent. Mais on ne se rend compte à quel point on a changé que plus tard. J'ai récemment revu « Alisa in Warland » et je ne me suis pas reconnue. La lumière enfantine que je possédais autrefois a désormais disparu.

Cela fait partie du processus de maturation. Nous avons tous grandi. Mais j'aurais aimé que nous puissions le faire sans perdre ce sentiment d'être vraiment vivants. J'ai l'impression qu'on a perdu quelque chose d'essentiel. Parfois, on choisit de ne rien ressentir, juste pour ne pas ressentir la douleur.

Et puis, des pans entiers de toi se referment. Un jour, tu te rends compte que ce n'est pas seulement la douleur que tu as bloquée — tu as tout réduit au silence. Ce vide est pire que la douleur. Je me souviens d'un moment, alors que je travaillais sur notre dernier film sur les violences sexuelles en temps de guerre, où j'avais l'impression d'être une coquille vide. Creuse. Sans rien à l'intérieur. Juste de l'air. C'était terrifiant.

En fait, je voulais ressentir de la douleur parce que le vide était insupportable. Je ne sais toujours pas comment gérer ça. C'est comme être de retour au front — le travail quotidien. Il faut vivre avec, composer avec ça tous les jours. Ce n'est pas une solution ponctuelle. Ces changements sont permanents, et il est difficile d'en discerner les schémas tant qu'on est encore en train de les vivre. Peut-être ne comprendrons-nous qu'une fois que ce sera fini.

NGE : Maintenant que le film est terminé et que vous avez pris un peu de recul, de quoi parle-t-il vraiment selon vous ?

AK : Pour moi, il s'agit de la quête de la lumière — comment trouver l'amour et un sens même dans les moments les plus sombres. Nous allons porter tant de souvenirs douloureux que le simple fait de survivre sera difficile. Mais nous devons apprendre à tirer de la lumière de ces souvenirs, pas seulement de la tristesse.

Le commandant de notre unité, Shtyk, a été tué lorsque notre base a été bombardée [en juillet 2022]. Le chagrin était accablant. J'ai pleuré pendant des jours. Je ne pouvais pas m'arrêter. Finalement, Bars m'a dit : « Ça suffit. Reprends-toi », et je me suis dit : je ne veux pas me souvenir de Shtyk uniquement à travers la douleur. Pas seulement en pleurant. Je veux aussi me souvenir des rires — de la joie que nous avons partagée. C'est de cela que parle ce film.

A lire également :

[« We will not fade away »: l'adieu au Donbass et à l'enfance filmé par Alisa Kovalenko](#)

Source : interview d'Alisa Kovalenko par Alina Prokopchuk publiée par Novaya Gazeta [en russe](#) et [en anglais](#)

juin 2025

<https://solidarity-ukraine-belgium.com/post/sacrocher-a-la-lumiere—une-interview-dalisa-kovalenko-realisateur-du-film-mon-cher-theo>